

Le langage des faits ou l'autre Durruti

Antonio Morales Toro et Javier Ortega Pérez (sous la direction de)
El lenguaje de los hechos. Ocho ensayos en torno a Buenaventura Durruti
Los Libros de la Catarata, Fundación Salvador Seguí, Madrid, 1996.

AU COURS DE la longue nuit du franquisme, il arriva plus d'une fois, dit-on, que d'anonymes mains de femmes utilisent des bâtons de rouge à lèvres pour tracer en lettres carmin le nom de Durruti sur la tombe du héros que les vainqueurs avaient, stupidement, "désidentifiée" pour contrarier toute effusion populaire. On ne saura jamais, bien sûr, si le geste rapporté est véridique. Ce qu'on sait, c'est que, réel ou imaginaire, il s'inscrit admirablement dans la légende et qu'il induit cette idée de l'écriture comme véhicule essentiel du mythe. L'écriture, ici, prétend donner son identité au mort. Ailleurs, elle lui donne sa dimension symbolique surhumaine, titanesque, extraordinaire, fabuleuse et romanesque. Ainsi, Maria dos Prazeres, la vieille prostituée de Gabriel García Marquez, symboliserait à merveille la force du mythe et son éternelle jeunesse : sentant la mort venir, elle demande à être enterrée au plus près de Buenaventura et c'est, précisément, ce vœu d'amour et de mémoire qui suspend la mort et ouvre à l'héroïne les portes d'un présent insoupçonné. Le Mythe, c'est l'autre visage du Père. Il protège contre les avanies du sort, contre la mort même.

Toute biographie de Durruti est impossible. Abel Paz¹ l'a prouvé. Les risques seraient sans doute trop grands – ou contre-productifs, ou vains – de s'en tenir à la complexe vérité, à la dimension humaine du personnage, à ses contradictions. Julio C. Acerete l'avait compris quand il écrivait : "*Les données dont nous disposons sur Durruti émanent d'amis ou d'admirateurs inconditionnels, de personnes qui vécurent son expérience à ses côtés. Il s'agit donc d'un matériau nécessairement subjectif, humainement émouvant, mais inadapté à toute prétention scientifique.*"² Hans Magnus Enzensberger, lui, dans sa biographie-collage³, contourna l'obstacle en introduisant une différenciation entre l'histoire dite scientifique – rigoureuse, problématisée – et l'histoire comme fiction collective, libre de tout carcan et capable d'intégrer "*la légende, la banalité ou l'erreur, tant qu'elles restent liées à une représentation concrète des luttes du passé*". Si la réussite d'Enzensberger est indéniable, c'est que, là, le roman prend le dessus sur la biographie et que l'auteur n'assume pas personnellement – au contraire de Paz – la responsabilité de la canonisation de Durruti. Pour le coup, il évite de se mettre dans la situation où "*les morts, pour reprendre la juste expression d'Alberto Hernando, peuvent servir à justifier la propre vie des hagiographes*"⁴.

Chacun des huit essais qui composent *El lenguaje de los hechos* (Le langage des faits) tente de libérer Durruti en ouvrant la cage où se morfond la figure du héros, cette cage où l'ont enfermé ses amis, ses ennemis, ses biographes et le mouvement libertaire dans son ensemble. Plus que de s'attaquer au mythe, et au culte de la personnalité qu'il a engendré, il s'agit ici de réexaminer le parcours de Durruti pour l'interpréter de façon critique. Il s'agit aussi de savoir si, allégée de son poids de martyrologue et ramenée à sa juste mesure, cette histoire peut enfin vaincre l'épaisseur du temps et s'adresser à ceux que le grand vide de notre présent encombre.

Il existe une relation forte entre l'anarchisme et son histoire, relation fondée sur l'incessant rappel de ses hauts faits et soucieuse de revendiquer un passé systématiquement dissimulé par l'histoire officielle. Cette relation, pourtant, à bien des égards dévorante, nourrit un paradoxe : en historicisant ses propres défaites, l'anarchisme court le risque de se transformer en récit historique permanent. Par sa démarche même, la réflexion plurielle entreprise dans *El lenguaje de los hechos* est bien atypique et, sans doute, exceptionnelle. En s'interrogeant sur le type de relation que le présent peut instaurer avec le passé, en refusant l'ordre du récit historique, en induisant des limites à la fidélité au mythe, elle fait implorer la clôture qu'impose l'histoire, l'acte de décès qu'elle signe, l'asphyxie qu'elle provoque quand la référence au passé – et son éternel ressassement – limite la perspective au lieu de l'ouvrir. "*Rien n'a jamais surgi de l'histoire*", écrit Mercedes de los Santos⁵, en s'intéressant au "*devenir révolutionnaire*" de Durruti. Et elle ajoute : "*Seuls*

¹ Abel Paz, *Un anarchiste espagnol, Durruti* (Quai Voltaire, 1993). Pour une critique de cet ouvrage, se reporter au numéro 1 (janvier 2001) d'*A contretemps*.

² Julio C. Acerete, *Durruti* (Bruguera, Barcelone, 1975).

³ Hans Magnus Enzensberger, *le Bref Été de l'anarchie* (Gallimard, 1966).

⁴ Alberto Hernando, "Tópicos, mitos, iconofilia y hagiografía del movimiento libertario" (*CNT : ser o no ser. La crisis de 1976-1979*, supplément de *Cuadernos de Ruedo ibérico*, 1979).

⁵ Mercedes de los Santos Ortega, "El devenir revolucionario de Buenaventura Durruti" (p. 13 à 53).

font l'histoire ceux qui s'y opposent, non ceux qui s'y intègrent." A s'épuiser "dans l'histoire", l'anarchisme finirait par n'être plus "contre l'histoire", mais "en dehors" d'elle, pour reprendre des catégories que Nico Berti a rendues célèbres ⁶.

L'histoire de Durruti, alourdie de son poids de légendes et de défaites, remplie de leçons inutiles, encombrée d'interprétations contradictoires, ne saurait, précise Mercedes de los Santos, nous être d'un grand secours tant le présent auquel nous nous heurtons implique non seulement la nécessité "de chercher des solutions différentes", mais aussi l'obligation "de poser les problèmes d'une autre façon". "Nous n'avons cessé de réfléchir sur le passé et le présent, sur le présent et le futur, comme si nous voulions enraciner notre vérité dans les faits et gestes de nos prédécesseurs", ajoute-t-elle, s'interrogeant sur la valeur même de la quête qui consiste à "chercher l'erreur" dans leurs parcours, quand il faudrait se poser la seule question qui vaille : "Comment restituer le rêve aux hommes ?" Le "devenir" de Durruti serait le cheminement du rêve dans toute son inactualité, détaché de l'histoire et en éternel mouvement.

Pour ces "hommes d'action" par excellence que furent Durruti et ses compagnons, le mouvement s'identifiait à tel point à la révolution qu'aucune défaite subie ne pouvait le remettre en cause. Il était sa condition même, son moteur. Pour qui "le simple fait d'entreprendre un combat [était] déjà une victoire" ⁷, la "gymnastique révolutionnaire" malatestienne remise au goût du jour par García Oliver et pratiquée sans compter au cours des années 20, puis 30, par "Los Solidarios" et "Nosotros", ne recouvrait aucune obligation de résultat. A la fois preuve ontologique de la subversion et expérience pratique de sa grandeur, la lutte qu'elle générait prenait des allures de guerre, avec ses corps francs, sa pratique du secret et sa mystique du combat.

Antonio Morales Toro ⁸ cherche à opérer la jonction entre deux spécificités de l'anarcho-syndicalisme espagnol : son anti-intellectualisme et cette particulière pratique de l'action révolutionnaire. "Je crois sincèrement, expliquait Francisco Ascaso ⁹ en son temps, que notre mouvement ne brille pas par sa capacité théorique si, proportionnellement, nous le comparons à celui d'autres pays, [...] mais le prolétariat espagnol a davantage appris à travers les expériences pratiques des anarchistes qu'à travers tous les livres et brochures qu'il n'a pas lus." Ce langage des faits, assez proche au demeurant d'une forte tradition – ou d'une maladie infantile – de l'anarchisme, reflète assez bien "l'anti-intellectualisme de l'homme d'action", qui subordonne la théorie à la pratique et refuse la médiation de la raison quand celle-ci légitime, comme c'est souvent le cas, les multiples figures de la domination. Cette autre manière de dire se définit dans le champ de l'action et contre le discours. En cela, l'"homme d'action" est un "homme commun", que rien ne sépare des autres hommes et dont le langage est immédiatement identifiable par eux. C'est sa force, mais aussi sa faiblesse. Il est hors la loi, comme il est hors du champ conceptuel, dans une permanente "ligne de fuite". Il est dans l'histoire, certes, mais hors du temps historique, ce temps qu'aucune organisation révolutionnaire ne peut, hélas, mésestimer.

Au centre de la polémique entre "trentistes" et "faistes", subtilement abordée par Miguel Angel Girón Calero ¹⁰, c'est bien cette question du temps qui fait débat. Le temps présent qui implique de consolider l'organisation, d'un côté ; le temps éternel de l'effervescence révolutionnaire, de l'autre. Si cet affrontement, pourtant daté, demeure, aujourd'hui encore, symbolique, s'il traverse – sans que ses protagonistes s'en doutent toujours – l'histoire de ses fréquentes scissions, il faut sans doute y voir un concentré de la constante problématique à laquelle se heurte l'anarcho-syndicalisme, une sorte d'impossible adéquation chronométrique entre le temps réel et le temps rêvé. Cette perception du temps – comme donnée à la fois objective et subjective – permet de saisir autrement des attentes et des impatiences que l'historien réduit le plus souvent à une dichotomie facile entre réformisme et révolution, entre syndicalisme et anarchisme. Dans le cas qui nous intéresse – cette fracture de l'anarcho-syndicalisme espagnol des années 30 –, le clivage trouve une explication au moins aussi convaincante que celles que l'histoire retient et qui relèvent, le plus souvent, de catégories idéologiques strictes. Pour les "possibilistes", l'heure imposait un changement de rythme, une prise en compte de la situation politique que la naissante république modifiait sûrement. Pour les "faistes", aucun temps ne devait se substituer à celui de la révolution et freiner son métronomique mouvement. Repli syndicaliste, d'un côté, activisme à tout crin, de l'autre, deux mesures du temps, diamétralement opposées, irrémédiablement contradictoires où s'emballeront les protagonistes en

⁶ Nico Berti, "Per un bilancio storico e ideologico dell'anarchismo", *Volonta'* n° 3, 1984.

⁷ Julio C. Acerete, op. cité.

⁸ Antonio Morales Toro, "Durruti y el hilo del lenguaje" (p. 129 à 162).

⁹ Francisco Ascaso, "Nuestro anarquismo", in *Homenaje del Comité peninsular de la FAI a Francisco Ascaso*, 1938.

¹⁰ Miguel Angel Girón Calero, "Nosotros, la organización y el enemigo" (p. 55 à 67).

d'épuisantes invectives, où s'affinèrent les prétentions et les dérives des uns et des autres, vers le trop de réalité chez les premiers, vers le tout pour le tout chez les seconds.

Pour Frank Mintz¹¹, l'attitude et les pratiques du groupe "Nosotros" relèvent d'"une mentalité typiquement manipulatrice et autoritaire". Il lui attribue "une claire volonté de domination sur la CNT comme sur la FAI" et revient sur cet étrange fonctionnement – révélé par José Peirats et confirmé par Juan García Oliver – qui voulut qu'un groupe qui n'appartenait pas à la FAI parlât régulièrement en son nom. Le grand mérite de la contribution de Frank Mintz, cependant, c'est sans doute de nous restituer synthétiquement la complexité des choses, la diversité des tendances qui peuplaient le mouvement libertaire et les contradictions qui le traversaient. Au bout du chemin, si la révolution de juillet 1936 changea indiscutablement la donne, elle brouilla aussi – et largement – les frontières qui délimitaient les camps de l'avant-guerre. Ainsi, des adversaires d'hier siégèrent ensemble au gouvernement de la République et la FAI amorça sa transformation en organisation-parti sans que les purs esprits de l'anarchie sans tache n'y trouvent rien à redire. Quant aux membres du groupe "Nosotros", ils irriguèrent tous les champs – militaire et politique – en abandonnant le plus souvent cette cohérence interne dont ils avaient tant fait étalage. Et Durruti ? Il exprima, certes, et de façon réitérée, des divergences avec les instances de direction de la CNT-FAI, mais elles ne remirent jamais en cause son adhésion à la ligne générale. "Pénétré – écrit Mintz – de sa propre capacité à pressentir les désirs des travailleurs", Durruti finit par oublier, lui aussi, d'évidentes vérités anarchistes, comme le contrôle et la rotation des mandats, seules garantes contre les dérives autoritaires. En ce sens, malgré les dénégations de ses zéloteurs fascinés, il légittima, d'une certaine façon, lui aussi, la "comitocratie" et sa prégnante influence sur la base militante.

Graham Kelsey¹² s'en prend au mythe durrutien lui-même, à la force légendaire du personnage, en les confrontant à l'histoire avec une rare sagacité et une vraie rigueur. Si la figure du héros en sort évidemment écornée, elle s'humanise aussi, à travers cette brillante étude, en retrouvant sa juste place au côté "des milliers de Durrutis" que la force du mythe a fini par plonger dans l'ombre. Kelsey, qui centre son sujet sur l'Aragon, soulève bien des interrogations qui sont autant de démentis apportés au mythe : sur le rôle – contesté, preuves à l'appui – qu'aurait joué la colonne Durruti dans la libération de certains territoires, où le fascisme fut plutôt défait par d'anonymes militants locaux ; sur l'ordre d'arrivée des colonnes, qui bouleverse le calendrier officiellement établi et accorde à la colonne Ortiz une légère avance sur celle de Durruti ; sur la bravoure des combattants et le génie militaire de leur chef, mis à mal dès les premiers combats, qui se soldèrent par un cuisant recul vers Bujalaroz ; sur l'influence, enfin, qu'aurait eue Durruti dans le mouvement de collectivisation des terres, réelle dans les seuls villages limitrophes de la ligne de front, mais nulle pour tous les autres. Ce point particulier de l'argumentaire de Kelsey – d'autant plus délicat qu'il servit souvent à asseoir le mythe durrutien, chez les anarchistes – mérite qu'on s'y arrête un instant. Pour Kelsey, faire de Durruti le principal protagoniste de l'élan collectiviste aragonais relève d'une "absurde simplification" et légittime le discours des adversaires de l'expérience autogestionnaire, pour qui celle-ci n'exista que sous la pression de Durruti et des milices confédérales. Elle nie, par ailleurs, l'indiscutable capacité autonome des paysans d'Aragon à prendre en mains leur propre destin. Elle réduit, enfin, à la portion congrue le rôle déterminant des propres militants locaux de la CNT dans la divulgation de l'idée collectiviste et son application concrète. S'il faut accorder un crédit particulier à Durruti, c'est, sans doute, pour Kelsey, d'avoir approuvé, au début d'octobre 1936, la création du Conseil régional de défense d'Aragon et, par ce fait, de s'être singularisé des "vedettes de l'anarcho-syndicalisme – Martínez Prieto, Rodríguez Vázquez, García Oliver, Montseny et Santillán", qui appréciaient modérément cette poussée révolutionnaire à l'heure où ils étaient entrés, d'un bon pied, dans la phase des compromissions au nom de l'unité antifasciste.

"L'histoire pratique de l'anarcho-syndicalisme – particulièrement quand elle suit le chemin ouvert et tracé par Durruti – démontre que l'antimilitarisme n'exclut pas tout ce qui est militaire, y compris l'armée révolutionnaire, mais l'inclut, au contraire comme condition pour augmenter sa puissance d'action." Pour Javier Ortega Pérez¹³, non seulement la CNT n'a jamais fait de l'antimilitarisme un "principe absolu", mais elle a intégré à son histoire toute une "tradition militaire" à travers les épisodes violents et armés qui la jalonnent. Archétypique, le propre parcours militant de Durruti – qui s'ouvre sur une désertion et se clôt sur la mort d'un chef d'armée – résume à lui seul cette "tension interne" entre un antimilitarisme de type

¹¹ Frank Mintz, "Reflexiones críticas sobre Durruti y su mito" (p. 119 à 128).

¹² Graham Kelsey, "El mito de Buenaventura Durruti. El papel de Durruti en la guerra de liberación y la revolución en Aragón (julio-agosto 1936)" (p. 70 à 97).

¹³ Javier Ortega Pérez, "Durruti y las tradiciones del antimilitarismo" (p. 163 à 202).

anarchiste classique et une forme de militarisme lié à l'efficacité révolutionnaire. Tout au long de sa vie, Durruti semble n'avoir assumé cette contradiction qu'avec difficulté. Pur anarchiste, d'un côté, activiste armé, de l'autre, il donne souvent l'impression d'être sur le fil, de tanguer d'un pôle à l'autre et de comprendre – sans l'admettre – la dérive militariste de son proche compagnon d'armes, García Oliver. Là encore, la révolution espagnole abolit, de fait, le dilemme en armant le peuple et en créant sa propre armée, mais l'anarchisme n'en sortit pas – c'est le moins qu'on puisse dire – indemne, d'autant que, la logique de guerre se substituant progressivement à la logique sociale, il eût été difficile qu'il y résistât tout à fait.

“*La guerre civile espagnole*, écrit Andrés Ruiz Jiménez¹⁴ dans une contribution dont la thématique est proche de la précédente, fut un processus historique qui entraîna la destruction des espérances révolutionnaires du mouvement libertaire espagnol à un moment où ses possibilités de concrétisation semblaient à portée de main.” C'est cette érosion de la différence libertaire qu'analyse ici Ruiz Jiménez, son absorption, y compris langagière, par les forces de la contre-révolution, son intégration à cette logique de guerre dont la première victime fut la révolution elle-même. Si les colonnes de miliciens étaient “*des courroies de transmission du sentiment anarchiste*”, il fallait bien, pour le réduire, en finir avec elles. La militarisation des milices était la condition, sinon suffisante, du moins nécessaire, de l'inversion du rapport des forces en faveur de l'antifascisme stalino-bourgeois. En s'y pliant, la CNT et la FAI acceptaient la primauté de la logique de guerre, son impossible dépassement. On glosera longtemps sur les raisons qui conduisirent les organisations libertaires à céder sans presque combattre à l'injonction militariste et chacun les trouvera, selon ses préjugés ou ses analyses. Il n'est pas interdit, cependant, de retenir une explication simple : psychologiquement défaites, la CNT et la FAI avaient d'elles-mêmes renoncé à la révolution et ne se préoccupaient plus, dès lors, que d'éviter d'avoir à supporter le poids de la défaite. La position émise alors par la colonne Durruti, fer de lance d'une révolution en recul, symbolise parfaitement le désarroi qui s'est emparé de ses miliciens et de son inspirateur. Défensive en diable, elle s'en tient au principe de réalité qui veut que les projets, les utopies et les rêves soient relégués à un futur hypothétique et que la guerre se mène de manière disciplinée, avec l'idée du sacrifice en bandoulière. On pouvait bien dire, en voix *off*, qu'il s'agissait d'accepter la militarisation pour garder le contrôle politique de la colonne, transmuée en division, c'était sans doute une raison, mais c'était aussi faire peu de cas d'une vérité première qui veut que la discipline de caserne soit assez peu compatible avec les désirs d'émancipation.

Il existe bien un “*Durruti normalisé de la Tradition anarchiste*”, explique José Ramón Megías Cillero¹⁵, dont les chemins croisés des prisons et de l'exil amplifièrent la stature. L'homme qui mourut de la mort mystérieuse du héros, à l'heure où la révolution bruissait encore de mille feux, réchauffa longtemps les cœurs lourds et les corps meurtris des combattants défaits et trahis. Pour eux, il était tout à la fois : l'expropriateur, le redresseur de torts, la grande gueule, l'oiseau-feu des rêves de justice, le combattant courageux et l'homme du peuple. Tout à la fois. Dire qu'ils s'inventèrent un Durruti, les compagnons de la défaite, ce n'est pas les salir, au contraire, c'est les comprendre, c'est admettre la pureté de leurs intentions. Le mythe, c'est d'abord cela, la traduction pratique d'une émotion, la belle nostalgie d'un monde disparu, l'oubli impossible. Ce n'est pas la vérité, c'est sûr, c'est l'écho des passions.

Le mythe, *El lenguaje de los hechos* ne cherche pas à le détruire. Il s'en empare pour y chercher l'autre Durruti et lui restituer la silhouette humaine d'un homme de cette inoubliable génération rebelle qui voulut changer le monde et ne fut pas loin d'y parvenir. Si Durruti y perd un peu en grandeur, il y gagne en vérité.

José Fergo

¹⁴ Andrés Ruiz Jiménez, “Las milicias confederales : de la columna a la división” (p. 203 à 218).

¹⁵ José Ramón Megías Cillero, “La invención de Durruti, o el taller de los enunciados” (p. 99 à 117).

